SECOURS AGRICOLE AUX ALLIÉS

BIBLIOTHÈQUE EVÊCHÉ DE VALLEYFIELD

UNE VISITE RÉCENTE EN ANGLETERRE ET EN FRANCE

CONFÉRENCE

DU

Docteur James-W. Robertson d'Ottawa

À LA

Société d'industrie laitière d'Ontario-Est

Napanee, Ont., Jeudi, 4 Janvier 1917

1917
R651

1917
R651

The EDITH *and* LORNE PIERCE
COLLECTION *of* CANADIANA

Queen's University at Kingston

SECOURS AGRICOLE AUX ALLIÉS

UNE VISITE RÉCENTE EN ANGLETERRE ET EN FRANCE

BIBLIOTHÈQUE ÉVÊCHÉ JOLIETTE

CONFÉRENCE
DU
DOCTEUR JAMES-W. ROBERTSON D'OTTAWA

Je suis heureux de joindre ma voix au concert d'éloges dont les bons et utiles travaux de la société d'industrie laitière d'Ontario-Est viennent d'être l'objet. Tous ont droit à ces louanges, fromagiers, beurriers, cultivateurs, et leurs femmes et leurs familles qui tous ont fait leur part et tous exécuté leurs travaux avec une même diligence et une intelligence toujours croissante. Ceux qui ont fait le plus de progrès et qui, par conséquent, ont rendu le plus de services aux autres, tireront de la satisfaction personnelle qu'ils ont éprouvée, des avantages beaucoup plus considérables que ne représentent leurs gains en argent. Le service public, les occupations privées, sont rétribués de différentes manières. Les uns acquièrent des biens sous une forme ou sous une autre. Il y a en qui ne mesurent leurs succès que par les bénéfices matériels qu'ils ont pu acquérir et qu'ils gardent, mais nous ne devons jamais négliger de faire entrer en ligne de compte les autres résultats du travail consciencieux, honnête et intelligent: le développement de l'esprit, proportionnel au développement des récoltes, le développement de l'intelligence, qui s'accroît avec les revenus de la ferme; la capacité de production qui augmente à mesure que l'on produit plus; les conditions de la vie enfin, qui s'améliorent aussi bien à la ferme, dans la maison du cultivateur, qu'à la fabrique. Et j'aime à croire qu'il y a également progrès dans la qualité de la vie elle-même, dans le caractère, l'intelligence, la bonne volonté, le désir et le pouvoir de coopérer pour le bien commun. On prend un intérêt plus large, plus actif à l'instruction des enfants de la campagne, à l'amélioration des chemins, on éprouve le désir de faire de la campagne un lieu de résidence plus agréable, où l'on puisse vivre d'une façon plus confortable. Ce sont là des avantages qui ne paraissent pas dans la comptabilité, dans la statistique de la production ou dans les cours du marché, mais qui n'en sont pas moins au nombre des plus grands biens que les cultivateurs trouvent en développant leur industrie et en se développant eux-mêmes.

Mais je ne suis pas venu vous parler d'industrie laitière aujourd'hui. Je veux vous parler de scènes bien éloignées de la tranquillité de cette salle et de la vie paisible des laitiers. Je vous entretiendrai des choses que j'ai vues et éprouvées en parcourant l'Angleterre et la France, en août et septembre dernier.

SECOURS AGRICOLES POUR LES VICTIMES DE LA GUERRE.

Bien des organisations ont sugi depuis que la guerre a éclaté pour venir en aide aux victimes immédiates de ses ravages sur le continent. L'une d'elles,

Ph I 115

encore peu connue, est le Comité britannique de secours agricoles aux Alliés. Ce comité a pour patron le Roi et pour président le Duc de Portland. Lord Northbrook est le président du Comité exécutif, et M. Charles Adeane, trésorier honoraire. Son Excellence, le Duc de Devonshire était le principal membre du Comité exécutif d'Angleterre avant de venir au Canada occuper le poste élevé de Gouverneur-Général. Il a gracieusement consenti à devenir le patron du Fonds au Canada.

Ce Comité a rendu de très grands services aux paysans des régions dévastées de la France. Il a envoyé du grain de semence à temps pour les semailles du printemps. Il a fourni des bestiaux, et au nombre des donateurs les plus remarquables sous ce rapport, est Sa Majesté le Roi, qui a donné six béliers pris dans l'un de ses troupeaux royaux. Il a fait également une distribution de machines de culture et d'outils aratoires, dont on avait le plus grand besoin. Au cours de leur retraite après la bataille de la Marne, les Allemands s'étaient acharnés à détruire tous les instruments aratoires, ils les empilaient en tas, mettaient des bombes par dessous et les faisaient sauter; ils brûlaient systématiquement les fermes; c'était partie de leur programme qui consistait à faire un désert du théâtre de la guerre.

Récemment, les Dominions d'outre-mer ont été invités à prendre part à ces œuvres de secours. Les cultivateurs de l'Empire Britannique auront donc l'occasion de rendre une aide amicale et bien nécessaire aux cultivateurs affligés dans les régions qui ont été dévastées par l'ennemi. Lorsque les territoires occupés de France et de Belgique, de Russie et de Serbie ne gémiront plus sous la botte de l'envahisseur, l'œuvre de reconstruction sera trop lourde pour les paysans qui ont tout perdu, à l'exception de la terre elle-même.

L'œuvre de secours anglaise du Comité des Alliés a pris des dispositions l'été dernier pour envoyer une délégation représentative visiter les régions dévastées de la France. Cette délégation se composait de Sir Herbert Matthews et M. Percy Hurd (Comité anglais) le sénateur, l'honorable A. J. Fuller (Sud Afrique), le sénateur J. H. Keating (Australie), M. Charles Elgar (Nouvelle-Zélande), et le docteur Jas. W. Robertson, (Canada). Les autorités anglaises et françaises en France ont fourni les moyens nécessaires pour faire l'inspection des régions dévastées dans les départements au sud de Verdun et sur la Somme.

LE CANADA EN GUERRE.

La part que nous avons voulu prendre à cette guerre a plongé quelques-uns d'entre nous dans le creuset du sacrifice; elle en a fait passer d'autres dans une nouvelle ère de service pour la grande cause de l'humanité. C'est volontairement que le Canada a pris sa place et sa part dans cette guerre. Son action était entièrement d'accord avec l'esprit et les traditions de son peuple. Chaque Canadien est un volontaire qui s'est enrôlé pour combattre avec la Mère Patrie et les nations Alliées pour la grande cause qu'elles soutiennent. Déjà plus de trois cent quatre-vingt-trois mille Canadiens ont passé les mers et plus de cent mille d'entre eux combattent dans les tranchées de France et des Flandres. Ce n'est pas l'esprit d'aventure qui les a arrachés à leurs paisibles occupations, mais l'amour de l'honneur et de la justice qui les contraint à combattre pour ces prin-

cipes chéris jusqu'à la dernière mesure de dévouement que peuvent donner des hommes libres.

LA TÂCHE DE LA MARINE.

J'ai traversé l'Atlantique en août dernier sur l'un des transports de troupes escorté par des convois. Comme nous sortions du port d'Halifax, un croiseur portant un amiral nous dépassa. La fanfare du navire de guerre se mit à jouer "O Canada"; nos hommes entonnèrent le chœur. Puis nos fanfares reprirent le "Rule Britannia". Ces chants exprimaient bien les sentiments que les hommes de l'armée et de la marine éprouvent les uns pour les autres et pour les foyers et la civilisation qu'ils défendent et qu'ils gardent. Je n'ai jamais voyagé en compagnie d'hommes plus sains et plus heureux. Ils n'ignoraient pas les dangers ni le but de leur mission, et ils ne cherchaient pas à se faire illusion; tous semblaient animés, on pourrait même dire transfigurés par la résolution de faire leur part jusqu'au bout.

À deux jours de marche du port vers lequel nous nous dirigions, on me dit: "À midi, demain, les contre-torpilleurs viendront à notre rencontre, alors chaque vaisseau prendra sa voie, escorté de son convoi spécial." À onze heures et demi l'horizon était encore clair. À midi moins vingt-cinq, des taches de fumée parurent sur la mer, ces taches devinrent de longs rubans, puis je vis des contre-torpilleurs venir à toute vitesse sur nous. Notre navire n'allait qu'aux trois quarts de sa vitesse habituelle pour garder le pas avec le navire le plus lent. À midi précis, le gong qui était sur le deuxième pont résonna, l'indicateur marqua "en avant, à toute vitesse," et nous partîmes escortés d'un contre-torpilleur sautillant devant nous, à nos côtés et autour de nous, comme un chien de garde impuissant à maîtriser sa fougue. Représentez-vous ce vaste océan, cette immensité d'eau, ces distances illimitées, ces centaines de navires se rendant aux Îles britanniques ou qui en venaient, les devoirs innombrables de la marine, et réfléchissez à cette phrase, "À midi demain", et à midi précis l'engagement était tenu. Un officier de la marine fut surpris de ce que je manifestais mon étonnement. C'est ainsi que la marine fait son travail, chaque jour des trois cent soixante-cinq jours de l'année.

Dès que l'on quitte Folkestone, Angleterre, pour traverser la Manche et se rendre à Boulogne, en France, on voit, par des preuves de plus en plus nombreuses, que toute une nation est en guerre. Il serait impossible, sans la maîtrise des mers par la marine invisible aussi bien que par la marine visible, de maintenir le prodigieux trafic avec la France. Il se transporte certainement aujourd'hui, à travers la Manche, vingt fois plus d'hommes et de matériel qu'il ne s'en transportait autrefois en temps de paix, et ce trafic se fait sûrement, rapidement, confortablement, à part le léger inconvénient d'un peu d'entassement sur les navires. Je salue le silence d'or et le service éloquent de la marine visible et invisible, mais toujours invincible.

L'ARMÉE BRITANNIQUE.

J'avais beaucoup lu sur les exploits de l'armée britannique en France. J'avais lu, avec une certaine réserve, ce que l'on disait de son ardeur, de son

courage inébranlable, et, plus tard, de la perfection de ses équipements. Je n'ai plus maintenant aucune réserve. Toutes les descriptions que j'avais lues étaient bien au dessous de ce que je voyais et de ce que j'éprouvais. Près du front, je vis des Australiens, des Néo-Zélandais, la cavalerie indienne avec des régiments de l'armée de Kitchener venant d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande et du pays de Galles. Je vis des Canadiens marchant vers le front pour prendre part à la grande bataille de Courcelette. Je parlai avec quelques hommes d'une compagnie, j'en passai plusieurs autres, ce n'était pas l'occasion de faire de l'affectation ou de la pose. Je voudrais que le Canada pût voir l'air sérieux, confiant et heureux de ses fils qui se préparaient à cette heure d'épreuves. Nous ne pouvions que sourire à travers nos larmes, tandis que notre cœur battait plus vite d'orgueil en voyant le maintien, l'ardeur et le caractère de ces hommes.

Derrière les bords escarpés des tranchées du front, sur des milles et des milles de distance, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on voyait des camps innombrables d'infanterie, de cavalerie et d'aéroplanes. Les chemins de la campagne regorgeaient de véhicules, comme les artères principales d'une grande ville. À tous les carrefours et à toutes les jonctions des chemins, des agents de police en soldats dirigaient le trafic. Je n'ai pas vu un seul arrêt de circulation et je n'ai pas été témoin d'une seule querelle.

LE SERVICE MÉDICAL CANADIEN.

Ma visite en Angleterre et en France me donna l'occasion de voir quelque chose du service médical canadien, un peu du travail du corps médical de l'armée royale anglaise et du service des hôpitaux français pour les blessés. L'ordre, la propreté sanitaire et la bonne santé des hommes dans les camps ne sont pas l'effet du hasard, ce sont les résultats de l'intelligence, du savoir et de l'industrie, organisés pour s'appliquer à toutes les sortes de situations et en tous temps. Les états majors sanitaires et médicaux ne semblent jamais penser à eux-mêmes, à leur propre confort. En plein milieu de l'été, il n'y avait à la fois que 22 cas de fiève typhoïde dans l'armée anglaise en France, et cette armée était alors au nombre de un à deux millions d'hommes.

J'ai vu toute la chaîne du service médical; depuis les ambulances automobiles chargées de blessés derrière la portée habituelle des obus, jusqu'aux hôpitaux et aux asiles de convalescents, en Angleterre et en Écosse. L'organisation est merveilleuse. Les hôpitaux qui comprennent chacun de 800 à 1,200 lits sont des modèles d'ordre et de propreté. L'un de ces hôpitaux avait reçu 500 blessés de la Somme le matin même de notre visite. Rien ne paraissait faire défaut. Mais ce sont surtout les docteurs et les garde-malades qui s'imposent à l'attention. Le contact continuel avec les blessés n'a pas engendré l'indifférence, mais plutôt le calme tranquille de la force et de la douceur maîtrisée. La profession médicale canadienne s'est créé une nouvelle noblesse par les services éminents, où les hommes et les femmes ont déployé tant de grandeur. Les hôpitaux des universités canadiennes se classent au premier rang par les services utiles qu'ils ont rendus. À partir du premier jour, ils ont gagné pour eux-mêmes, pour leurs universités et pour le Canada, le plus grand respect et les plus grands honneurs.

LA CROIX-ROUGE.

À tous les tournants, la société de la Croix-Rouge prête main forte au service médical militaire. Elle complète l'œuvre des autorités militaires. Si les femmes canadiennes pouvaient seulement entendre de leurs propres oreilles, les paroles de gratitude exprimées pour les effets et les provisions qu'elles envoient; si elles pouvaient elles-mêmes voir le regard reconnaissant de ceux qu'elles soignent! Mais bien qu'elles ne cherchent aucune rémunération, un sentiment de douce récompense résultant du devoir accompli doit sûrement envahir leurs âmes.

Ils sont encore bien grands les besoins du service de la Croix-Rouge, mais je suis sûr que les Canadiennes ne se relâcheront pas plus dans leurs efforts que nos hommes à l'armée ne failliront à leur devoir. La société canadienne de la Croix-Rouge a déjà donné plus de six mille caisses de fournitures d'hôpitaux par mois aux organisations française, belge, serbe, italienne et russe. Cette aide est grandement appréciée, et le sentiment de son utilité encouragera sans doute toutes les ouvrières canadiennes de la Croix-Rouge.

LES ARMÉES DE LA FRANCE.

Deux ans après la bataille de la Marne, par une belle journée de septembre, nous traversâmes le pays sur une distance d'environ 125 milles, au milieu même de la région qui avait été le théâtre du conflit. Pendant les cinq mémorables journées du 6 au 11 septembre 1914, sept grandes armées d'Allemagne, comptant plus de un million et demi d'hommes, se sont heurtées en une lutte désespérée contre sept armées de France et une petite armée anglaise. Les champs de bataille s'étendaient depuis l'Ourcq, au nord-ouest de Paris, en passant par le long de la vallée de la Marne, de l'ouest à l'est, à travers la Champagne jusqu'à la Meuse, au nord de Verdun, et à partir de la Meuse vers le sud, en dehors de Nancy, dans la direction de la Suisse. La ligne de feu avait environ 200 milles de long. Ce fut une gigantesque série de batailles. Les troupes allemandes avaient le nombre pour elles; elles se trouvaient dans la proportion d'environ trois à deux, mais les armées françaises et anglaises étaient composées de meilleurs soldats, et conduites par de meilleurs officiers. L'état major général de France, sous la direction de Joffre, dominait sur tous les poins l'état major général allemand. Après trois journées d'attaques et de contre-attaques désespérées, le grand conflit prit fin entre le 9 et le 11 septembre. La certitude de la victoire pour la France commença à se faire jour le 9 septembre, lorsque l'armée française du centre, commandée par Foch, défit Von Hausen. Deux jours auparavant, les 7 et 8 septembre, l'une des plus grandes armées allemandes sous le prince Rupprecht de Bavière, et en la présence immédiate de l'empereur d'Allemagne, avait perdu plus de cent cinquante mille hommes dans un vain effort de rompre la résistance de l'armée française sous Castelnau à la frontière est de Nancy. Les quatre plus nombreuses armées allemandes sous Von Hausen, Le Grand Duc de Wurtemberg, le Kronprintz d'Allemagne et le Kronprintz de Bavière furent définitivement vaincues. La retraite de trois de ces armées devint presqu'une déroute. À la suite de cette série de batailles, la plus grande de tous

les temps, les cinq armées allemandes durent se retirer sur des positions retranchées le long de l'Aisne et au nord de Verdun; elles n'ont jamais pu avancer depuis. Les avances récentes des Français à Verdun et des Anglais sur la Somme ne sont peut-être que le commencement de la grande poussée qui rejettera les armées allemandes, vaincues et démoralisées, hors de France et de Belgique. L'immensité de cette victoire remportée dans ces premiers jours, alors que l'Allemagne, après quarante années de préparation, était au zénith de sa puissance et de son orgueil et que les Alliés commençaient seulement à se préparer, nous aide à comprendre cette confiance inébranlable dans le succès final que partagent l'Angleterre et la France.

J'ai vu des milliers de soldats de l'armée française. C'étaient en général des hommes plus grands, plus forts, que les soldats anglais, à l'exception de nos troupes d'outre-mer et de quelques régiments du Royaume-Uni. Tous, officiers et simples soldats rayonnaient de confiance. J'ai vu de nombreux corps de troupes françaises venant de la vallée de l'Argonne et de Verdun passer, loin du front, une période de repos. Ils paraissaient aussi prêts, aussi confiants, quoique non aussi pimpants que nos gars canadiens en revue. Partout, le long de la vallée de la Marne, à Paris et sur la Somme, j'ai entendu et j'ai vu de nombreuses preuves de la cordialité sympathique qui existe entre Français et Anglais. En France et en Grande-Bretagne l'entente cordiale, qui n'était au début qu'une phrase politique, est devenue le symbole du dévouement national à une grande cause, entreprise en collaboration.

LE DÉVOUEMENT DE LA FRANCE.

L'héroïsme des armées françaises en campagne n'est égalé que par le patriotisme des ouvriers français dans les fabriques et le dévouement des Françaises qui cultivent le sol et engrangent elles-mêmes les récoltes. D'autres femmes dans les fabriques de munition servent la France avec un zèle, une énergie et une endurance que tout l'or du monde ne pourrait acheter. Mais elles travaillent pour la France!

Au cours de notre voyage vers les régions dévastées, nous parcourûmes une bonne partie de la campagne de France non visitée par la guerre, mais d'où les jeunes gens étaient tous absents, car tous étaient à l'armée. Les fermes étaient encore bien cultivées, mais les mauvaises herbes y étaient plus nombreuses qu'autrefois. Nous vîmes des femmes, des enfants et des vieillards exécutant les travaux habituels de l'agriculture. C'étaient des femmes qui conduisaient les moissonneuses. C'étaient des femmes qui portaient sur des charrettes le grain des champs aux meules; c'étaient des femmes et des enfants qui construisaient ces meules, et ces meules paraissaient, du moins au point de vue de la forme, tout aussi bien construites qu'autrefois. Dans quelques cas, des soldats en bleu gris ou en khaki, prêtaient main forte. Nous vîmes aussi des prisonniers de guerre travaillant aux champs.

L'ŒUVRE DE RECONSTRUCTION.

Ce qui reste de la population rurale a commencé l'œuvre de reconstruction. Il y a par exemple, à Sommeilles, de nombreuses cabanes temporaires d'environ

12 sur 24 pieds de grandeur. Devant l'une de ces cabanes, nous avons remarqué une faucheuse canadienne; c'était un des dons du comité anglais. Les ruines des murs de l'hôtel de ville rendent encore témoignage à la grandeur et à la beauté de cet édifice, mais aucune partie de ces murs ne pourrait être utilisée dans une structure nouvelle. En attendant, les résidents ont construit, au coût d'environ $1,250, un batiment très simple avec une chambre pour les affaires de la ville, deux chambres pour l'école et de petits appartements pour l'institutrice. Les femmes et les enfants vaquaient à leurs occupations habituelles, tirant résolument le meilleur parti possible des circonstances. Ils avaient perdu tous leurs biens, mais à en juger par leur apparence personnelle, leur fierté n'a fait que s'accroître. Je n'ai pas vu une seule femme ou un seul enfant qui ne fût proprement habillé.

Beaucoup de tristes endroits dans cette région rappellent les souvenirs des horribles exploits des Allemands, dans ces premiers jours d'arrogance et de brutalité sans bornes. Nous parlâmes à une jeune fille qui avait vu le maire et sa fille tirés d'une cave où ils s'étaient réfugiés, et fusillés. Les assassins avaient ensuite mutilé, en vue de tous, le corps de la jeune femme avec leurs armes.

LES CANADIENS-FRANÇAIS ET LA FRANCE.

Il est bien des raisons spéciales pour que les Canadiens s'intéressent particulièrement à la France. Il y a plus d'un million et demi de Canadiens d'origine française et dont la langue maternelle est le français. Beaucoup de gens en Angleterre et en France se demandent pourquoi ils ne sont pas accourus aux côtés de leur mère patrie, de même que les sujets d'origine britannique (Canadiens, Anglais, Irlandais, Écossais ou Gallois de naissance). On a été stupéfait de voir l'indifférence que paraissent manifester les Canadiens-Français envers le sort de la France et le sort de la civilisation moderne en Europe.

Avant la guerre, la grande masse des Canadiens-Français ignorait à peu près complètement la France et ne s'y intéressait pas plus que la population française ne s'intéressait au Canada il y a deux siècles. Sans doute, quelques-uns de leurs leaders connaissaient la France, mais la plupart la jugeaient mal. Ses ennemis l'appelaient décadente: les voyageurs et les journaux la disaient légère frivole et inconstante. On parle maintenant d'une nouvelle France, née de l'adversité. Mais ce n'est pas la France qui a changé, ce sont nos opinions sur elle qui se sont corrigées. Depuis plus d'un siècle, la France marche fermement, patiemment, avec une ardeur inlassable vers la liberté par le gouvernement autonome, l'égalité aux yeux de la loi et la fraternité de tout le peuple. Elle a conduit les peuples dans les voies de la civilisation. La nation française a enrichi et développé la civilisation par ses conquêtes dans tous les champs de l'activité humaine. Son peuple est noté, comme vous savez, pour son commerce son agriculture, son industrie et sa frugalité. Il est aussi au premier rang dans la diffusion des choses utiles, dans la production des belles choses. La liste des grands noms du peuple français forme un véritable tableau d'honneur. Le nom de Pasteur y brille d'un éclat tout particulier. Pasteur fut un grand bienfaiteur de l'humanité. Il aurait cru qu'il était indigne de lui de s'enrichir de

ses découvertes. Il s'estimait heureux de rendre librement à l'humanité le talent et le génie que le Créateur lui avait donnés avec profusion. L'honneur est pour lui, la gloire pour la France et la reconnaissance pour Dieu, de qui découlent tous les biens parfaits. Pasteur était l'un des meilleurs. Je le considère comme le Français typique. Le tempérament français peut être mobile, impulsif, parfois même explosif, mais le caractère français est un mélange de mobilité, de fermeté et de noblesse.

L'AMOUR DES CANADIENS-FRANÇAIS SE RÉVEILLE.

Mais la masse des Canadiens-Français avait perdu contact. Les intérêts de l'habitant étaient absorbés par sa famille, sa ferme, son église, son politicien local, et ces choses formaient tout son horizon. Mais la guerre fait irruption dans la vie exclusive et isolée du Canadien-Français. Son amour pour sa mère patrie, la France, se réveille. L'orgueil du sang, la fierté qu'il éprouve en entendant parler de la grandeur de son caractère, l'exultation qu'il ressent au bruit de ses glorieux exploits, font battre son cœur plus vite. Déjà bien des Canadiens-Français ont fait preuve d'une bravoure égale à celle des autres Canadiens en combattant pour la cause commune de l'humanité, de la liberté et de la justice en France et dans les Flandres. Nul éloge, quelque long qu'il soit, ne pourrait mieux leur rendre justice. J'ai parlé avec quelques-uns d'entre eux dans les hôpitaux de France et d'Angleterre. Tous avaient noblement fait leur part.

Le dimanche, j'eus le plaisir de visiter l'hôpital Canadien-Français établi à St-Cloud, près Paris. Cet hôpital reçoit aussi des soldat français blessés. Les Français disent souvent qu'ils ont sollicité spécialement d'y être envoyés, parce que les camarades qui revenaient au front après y avoir été traités en faisaient le plus grand éloge. Le jour de ma visite, le chirurgien en chef me disait qu'il y avait eu, ce matin là, une grave amputation à faire; c'était un soldat français qui avait perdu beaucoup de sang avant son arrivée. L'opération avait bien réussi, mais il ne semblait pas que l'homme eut assez de vigueur pour se remettre. Le chirurgien demanda un volontaire qui consentirait à fournir du sang frais. Un jeune soldat Canadien-Français du nom de Gariépy, de Montréal, répondit à cet appel. J'ai parlé aux deux hommes cet après-midi, et je ne sais lequel des deux était le plus satisfait et le plus heureux du succès de l'Entente Cordiale.

APRÈS LA VICTOIRE.

On entend souvent poser cette question, non sans une trace d'anxiété: "Quels seront les effets de cette grande guerre ? Ne causera-t-elle pas un grand bouleversement dans bien des choses ?" Sans doute il y a déjà d'abondantes preuves que notre point de vue a changé; nous n'attachons plus la même valeur relative à certaines choses qui occupaient autrefois tout notre temps, toutes nos pensées et toutes nos forces. Sans doute, nous ne sommes pas moins diligents dans les affaires, par moins ardents d'esprit, mais nous appliquons maintenant toute notre diligence et toute notre ardeur à l'appui et à l'avancement des grandes causes, sans souci de notre intérêt personnel. C'est ce que fait aujourd'hui

notre peuple pour des causes grandes et dignes; il sacrifie sans hésiter son confort personnel et son bien temporel. Le bien public, les glorieuses traditions de notre race, l'honneur des hommes et des nations, le maintien du droit, ne sont plus aujourd'hui de vains mots, des phrases agréables sur nos lèvres; ils se traduisent par des exploits héroïques sur terre, dans l'air et dans la mer, par le service dans les hôpitaux, dans les maisons, partout où les hommes et les femmes peuvent faire leur part. Espérons et prions ardemment que ce changement dans notre façon de voir et dans notre façon d'agir, en ce qui concerne nos affaires personnelles et publiques, se maintiendra après que les armées des alliés auront remporté une victoire complète. Nous aurons tous des fonctions aussi ardues à remplir et des obligations non moins honorables à acquitter dans les années de paix qui suivront que pendant la crise de la guerre. La grande lutte des siècles reste encore à accomplir par nous au Canada. Remettons-nous à l'œuvre avec un esprit purifié et courageux; reprenons la vieille campagne pour l'amélioration du peuple par l'instruction, par un service public désintéressé pour l'amélioration des conditions tendant à rendre la vie plus saine. Il nous faudra faire la guerre aux causes fondamentales de la guerre et du mal. C'est l'égoïsme, l'avidité, l'orgueil, l'ignorance, la pauvreté, le vice, la maladie et la mauvaise volonté.

Notre héritage commun à nous, de l'Empire britannique, est notre langue, l'amour de la liberté, le droit, nos institutions enseignantes et notre gouvernement autonome. Cet héritage, nous avons la noble ambition de vouloir le passer à ceux qui viendront après nous, non pas amoindri mais enrichi de tous nos progrès nationaux et individuels. Nous devons donc chérir ces grands principes à l'accomplissement desquels notre Empire et notre Dominion se sont voués pour eux-mêmes et pour l'humanité. C'est le droit du libre gouvernement, le maintien de l'honneur et de l'humanité dans les relations entre nations, grandes et petites, et le développement de l'esprit du *fair play* britannique, ou de l'esprit chrétien du *fair play*, si l'on veut. Ce que nos ancêtres ont fait, la part qu'ils ont prise dans ce grand programme dans le passé est une garantie de ce que nous pouvons faire et de ce que nous ferons.

Le Canada se compose de groupements formés de bien des races, de langues et de religions différentes. Nous cherchons à conserver ce qu'il y a de mieux dans chacun de ces groupements et apprendre quelque chose de tous. D'autres nations ont soudé leur unité dans la fournaise de l'adversité. Nous espérons après la guerre devenir un peuple uni, tous animés du brûlant enthousiasme de faire le Canada grand, un pays peuplé de familles heureuses, d'enfants sains et bien élevés, de gens à esprit droit. Nous sommes une jeune nation, avec tous les beaux attributs de la jeunesse. L'expérience de la guerre nous a mûris; nous nous rendons compte aujourd'hui de la responsabilité qui nous incombe dans le service international. Nous devons jouer notre rôle dans les affaires du monde, pour nous et pour le bien que nous pouvons y faire. La meilleure contribution que nous puissions apporter à la civilisation sera peut-être d'accomplir, avec nos nationalités diverses, le bel art de vivre heureusement ensemble en travaillant pour le bien commun. Les succès que nous remporterons dans cette

voie feront de nous une grande nation, animée de la crainte de Dieu, de l'amour du prochain et de l'amour du travail.

UN APPEL À L'AIDE.

En attendant, nous qui avons échappé à l'horreur de la guerre sur notre propre sol, nous qui avons été protégés contre les ravages de l'invasion, nous devons tendre une main secourable à ces autres cultivateurs qui ont tout perdu, excepté la terre elle-même, par les épouvantables dévastations de la guerre. Les laitiers canadiens ont eu une période de prospérité. Les produits se sont bien vendus, les saisons ont été favorables, la production considérable. Nous pouvons économiser quelque chose sur notre abondance pour aider nos frères des nations alliées à se remettre sur pied. Nous avons été unis avec eux pour défendre la cause de la justice, de la liberté et du droit. Nous serons unis dans la victoire contre la barbarie arrogante de nos ennemis. Unissons-nous également pour aider les cultivateurs des régions dévastées à se remettre sur pied. Donnons-leur un secours amical en cette heure d'épreuve. Faisons-le pour eux-mêmes, pour nous-mêmes, pour la mémoire de ceux qui ont tout donné, leur vie elle-même, pour sauver et conserver au monde la civilisation humaine, basée sur le droit.

NOUVELLES OBSERVATIONS.

A la séance de l'après-midi du lendemain, le docteur Robertson dit encore:

Monsieur le Président, Messieurs,—Je n'ai pas l'intention de faire un discours sur l'industrie laitière ce matin. J'ai écouté avec plaisir la discussion à cette séance. À plusieurs reprises, je me suis passé la main sur le front pour voir si je ne dormais pas depuis vingt ans et si je ne m'étais pas réveillé au milieu de la même discussion.

Dans les régions dévastées par la guerre dont je vous parlais hier soir, les cultivateurs de nos alliés ont tout perdu. Dans certains endroits, la terre elle-même est bouleversée à tel point qu'il sera à jamais impossible de l'ensemencer à nouveau. L'Empire Britannique veut aider ces cultivateurs à se remettre sur pied dès qu'ils reprendront possession de leurs fermes. Leurs maisons, leurs machines ont été détruites. Il ne leur reste rien pour se remettre à cultiver. Nous, d'autre part, nous n'avons rien perdu, en tant que cultivateurs, par le fait de la guerre. Nous avons même fait beaucoup plus d'argent que d'habitude à cause de la hausse des prix. Nous devrons venir en aide à nos frères affligés dès que l'ennemi sera chassé hors de leur territoire. Nous devons le faire pour plusieurs raisons. D'abord, parce que c'est un but charitable et que nous sommes un peuple charitable. Ensuite parce que ces cultivateurs sont nos alliés, nos voisins et nos amis. Nous voulons les aider, pour la réputation du Canada. En les aidant, nous aiderons également à notre commerce d'exportation car nous ferons connaître dans ces pays nos machines agricoles, nos meubles et nos ustensiles de ménage; il sera bon également, au point de vue de nos relations internationales, de faire savoir que les laitiers du Canada ont donné quelque chose, il sera bon de faire savoir que tous ont donné: producteurs de grain, éleveurs de bétail, aviculteurs et arboriculteurs. Nous voulons que les

cultivateurs canadiens se fassent, parmi les nations, une place semblable à celle que nos fils et nos frères se sont faite sur les champs de bataille.

Pour toutes ces raisons, puis-je vous demander de bien vouloir mettre de côté une somme représentant au moins la valeur du lait produit en une journée, pour l'offrir à ces cultivateurs qui ont tant souffert. Jamais cette somme ne vous manquera. Elle sera déposée là où jamais les vers ni la rouille ne peuvent atteindre, où les voleurs ne peuvent fracturer ni piller. Elle sera inscrite à notre crédit éternel.

Dans ces circonstances, je demande la permission de lire la résolution suivante:

Proposé par le président (J. N. Stone) secondé par G. G. Publow: Que la société de l'industrie laitière d'Ontario-Est réunie en convention annuelle, témoigne de sa vive sympathie pour les cultivateurs des pays alliés dont les propriétés ont été détruites pendant l'invasion de leur pays par lesl forces ennemies, et elle recommande à tous les laitiers de donner au Secours agricole impérial du Comité des Alliés, une somme équivalant à la valeur du lait d'au moins d'une journée, pour aider les cultivateurs des régions dévastées à se procurer des semences, des machines, du bétail, des meubles, des ustensiles, des vêtements, etc., afin qu'ils puissent se remettre à la culture, dès que l'ennemi aura évacué les territoires envahis. *Adopté à l'unanimité, à mains levées.*